

Jacqueline Verel-Couchot

Le peigne d’Amina

Pour retrouver un semblant de paix, il me faut aujourd’hui mener le pire des combats : je dois faire pleurer ma mère. Ce duel absurde s’impose comme une évidence. À ce prix, peut-être pourrions-nous ébrécher la douleur qui nous écrase tous les deux.

« Maman tu es retournée là-bas ; il ne faut plus ! »

Ma voix est terrible, à la fois chargée de colère et d’amour. À peine prononcés, les mots vont se briser sur le bloc immobile et silencieux figé devant moi.

Ma mère, debout, noyée dans ses longs vêtements, semble posée là à jamais. Elle frissonne, mais seul le tintement quasiment imperceptible de ses lourds bracelets la trahit. Ses yeux, acier, immenses, désespérément secs me défient. Ses cheveux, enturbannés d’un voile noir sont maculés de poussière et de boue. Son visage n’exprime plus rien. Il est figé, raidi, comme enveloppé dans une gangue de cire.

Depuis trois jours maintenant, la terre est calmée. Elle ne tremble plus, comme pour donner au village le temps de mesurer le désastre. Notre maison est debout mais quelques profondes lézardes montrent qu’elle ne résistera pas à la prochaine secousse.

Depuis trois jours, mère refuse de rentrer. Elle se tient devant la porte qui ne sait plus se fermer. Autour, ce ne sont que pierres et gravats, mélange de vies brisées étalées sur le sol : là, un vase cassé, ici, un rideau que personne n’a songé à ramasser, là encore une parabole en morceaux.

« Il faut continuer à chercher Amina mon fils, il faut continuer ! »

La voix est sèche, presque arrogante. Chargée d'évidence, elle dit, au-delà des mots :

« Tant que je ne pleure pas, je peux gagner, je peux savoir. »

Ma petite sœur a été écrasée à l'école où je l'ai moi-même conduite le matin du désastre.

Quelques corps d'enfants ont été retirés des décombres mais beaucoup sont à jamais prisonniers des murs que la terre a aspirés. Les sauveteurs ne laissent pas d'espoir. La raison non plus. La raison ! Argument inutile face à la froide détermination calée devant moi.

Ce que mère cherche en retournant l'école, c'est la certitude que sa fille est morte. Elle est hantée par l'image de ces gens vivants retrouvés parfois plusieurs jours après les premiers grondements. Elle ne supporte pas l'idée qu'Amina puisse encore respirer sous les pierres.

Elle ne sait pas que ce soir, les lourdes machines vont venir « nettoyer le terrain ». Mon devoir de fils, c'est d'apaiser la terrible souffrance qui est en train de tuer mais je ne peux me résoudre à dire la vérité, comme si cette vérité était une arme disproportionnée et déloyale.

« Maman, repose-toi ; je vais retourner chercher. »

À bout de forces, ma mère consent à s'allonger devant la porte. Enfin, le sommeil la submerge, détendant à peine les traits de son visage. Notre voisin s'approche, me demande si elle est morte. Aucune compassion dans ses paroles. Depuis le séisme, morts et vivants se côtoient. Les hommes ne semblent même plus mesurer cette horreur, faisant comme s'il en était ainsi depuis toujours.

Je sais qu'Amina est morte. Il me faut en plus tuer l'espoir que ma mère conserve. Le combat est terrifiant.

J'entre dans la maison pour tenter d'y trouver un moment de la quiétude d'avant. Il me semble entendre le rire de ma sœur, celui-là même qui éclatait à propos de tout et de rien. Je la vois, appliquée, la tête penchée sur le livre d'école. L'école l'a écrasée.

En regardant les objets qui jonchent le sol, je pense que ma mère a peut-être raison quand elle dit : « Plutôt rien que ce simulacre de vie où tout est encore à recommencer. »

Machinalement, je ramasse un peigne de corne qui traîne. Il attachait souvent la longue chevelure de ma petite sœur. Elle l'a sans doute oublié, partie encore comme un feu follet pressé.

« Attache tes cheveux, Amina ! Une jeune fille qui va à l'école doit attacher ses cheveux ! »

J'entends les doux reproches de ma mère. Je revois tout ce que son visage savait si bien exprimer. La remontrance était toujours enveloppée de l'amour qu'elle portait à sa petite. Elle la voulait heureuse et libre, surtout libre. Maintenant, je demande seulement à Dieu de ne pas me laisser abandonner.

À mon arrivée à l'école, un vieil homme abruti de fatigue tente en vain de soulever un téléviseur à demi éventré. Il est accroché à l'appareil comme si sa vie en dépendait. J'aide l'homme en lui laissant croire qu'il pourra à nouveau, un jour, regarder des images dans cette boîte éclatée.

« Boîte à mensonges » disait Amina. Comme elle avait raison ! Cet homme se doute-t-il que notre souffrance sera bien diluée dans un bain d'informations de la plus haute importance... comme le mariage d'un chanteur à la mode ou le scandale financier dernier cri ?

Le village s'est rassemblé devant les restes de l'école, comme pour accompagner les enfants. Chacun à ce moment revoit les visages espiègles, les sourires confiants. La terre meurtrière a tout effacé. La foule est presque silencieuse. Seuls quelques gémissements étouffés témoignent de l'immense douleur qui veut rester digne.

Le roulement sourd des bulldozers couvre le son de nos voix. Dans les visages creux, frappés de stupeur, les yeux devenus insensibles à la poussière prennent encore plus de place. Silencieusement, la foule s'écarte puis s'éloigne, vers « ailleurs ». Inch'Allah ! Je ne peux me retourner. Je recule, faisant face aux machines, continuant à fixer les pierres qui enferment ma sœur. La poussière éteint le soleil, elle enveloppe tout, comme un linceul crasseux. J'ai froid. J'enfonce mes mains dans mes poches et mes doigts se referment sur le petit peigne de corne. Cet objet devient l'unique centre de mes pensées. Il empêche de sortir le hurlement qui encombre ma poitrine. Les engins se sont arrêtés. Le soleil retrace son chemin à travers la poussière qui retombe lentement. Le chagrin me fait vomir ou peut-être est-ce la peur d'affronter à nouveau le regard de ma mère. Quand j'arrive à la maison, maman est toujours dehors, debout. Elle a repris le combat. Ses yeux immenses et secs posent déjà la question :

« Amina est-elle morte ? »

Ma main s'écorche sur le petit peigne à force de le serrer. Je ne peux renoncer. Je dois trouver la force de lutter encore. Le peigne est maintenant mon arme ultime. Avec d'infinies précautions, je le pose dans la main ridée qui se tend et je parle, très vite, très fort :

« Amina est morte. Je l'ai vue. Les hommes aux bulldozers m'ont confié ce peigne pour toi. »

Avec une douceur infinie, ma mère enferme le petit morceau de corne et le porte à ses lèvres. Enfin, son regard perdu se mouille. Son geste lent débarrasse petit à petit son visage du masque de douleur qui la défigurait... Ses traits reprennent vie. D'un mouvement coutumier, elle relève ses cheveux et ses doigts repoussent les mèches folles sous le foulard qu'elle réajuste. À nouveau, son corps long et souple peut bouger. Elle glisse délicatement son bras sous le mien et m'entraîne vers la maison. Elle est à nouveau belle et vivante. Enfin, un sourire las mêlé de larmes la ramène à sa vie d'avant. Je n'ose parler craignant de faire fuir la magie qui s'opère. Nos deux immenses peines se confondent.

« Rentrons mon fils ; nous pouvons pleurer en paix maintenant. »